



Extraits de « Kilomètre zéro » de Vincent Cuvellier, éditions du Rouergue, doAdo.

PREMIER JOUR

1 KILOMÈTRE ZÉRO

J'ai pas bien compris, j'étais pas réveillé. Sept heures, c'est tôt, c'est trop tôt, c'est l'heure où on se lève pour aller au collège, la sale heure. Maman a dit :

- Debout, Benjamin ! Tu as oublié, tu pars en vacances !

5 Elle s'est assise en face de moi et m'a regardé plonger ma tête dans le bol.

- Fais pas cette grimace, tu vas voir, ça va être chouette.

Laisser ma tête dans les corn flakes, jamais la relever, jamais partir.

- Tu vas revenir super costaud, super bronzé et tout...

10 Deux minutes après, j'étais sous la douche, et encore deux minutes plus tard, j'avais un pull qui gratte sur les épaules, un jean, une grosse paire de chaussettes et la main de ma mère sur mes cheveux mouillés. Tût tût !

- C'est papa, vite !

Elle m'a posé dans l'ascenseur, un bisou, appuyé sur zéro. Et elle me balance un gros sac dans les bras. Papa est assis sur le capot de la voiture.

- Salut voyou, prêt pour l'aventure ?

15 Je grommelle « Youpie » et je m'assieds à l'avant. Papa range mon sac dans le coffre, maman me fait un dernier bisou à travers la vitre. On démarre.

- T'as pas oublié ta brosse à dents ?

- J'ai pas oublié ma brosse à dents.

20 Après avoir roulé, je sais pas, moi, une heure, on arrive dans un parking, au milieu de la forêt. Papa écrase son paquet de cigarettes. On descend de la voiture. Il me met un gros sac à dos sur le dos, j'ai de grosses chaussures, il me dit :

- On y va : kilomètre zéro.

J'ai fait un pas, deux pas, trois pas, j'ai même pas pensé à revenir en arrière et c'est comme ça que tout a commencé.

Il avait pas plu, il y avait de la boue, alors je vois pas pourquoi mes pieds s'enfonçaient dans la terre. Il n'y avait pas d'animaux, pas d'oiseaux, que deux idiots qui marchaient.

25 - Nos balises à nous, c'est les rouges et blanches, compris ?

Rien compris, débile mental, j'ai pensé, mais j'ai rien dit parce que j'allais me le coltiner un moment. On venait à peine de partir et j'avais qu'une envie, me casser une jambe pour passer un mois à l'hôpital, devant la télé, tranquille, peinard. Parce que pour la télé, tinton, juste la tête à mon père qui dit rien tous les soirs à la même heure. Ouais parce que mon père, il parle pas. Et quand il parle, voilà ce qu'il dit :

30 - Benjamin, voilà ce que j'ai décidé : toi et moi allons partir un mois ensemble.

KILOMÈTRE MOINS ZÉRO

- Benjamin, voilà ce que j'ai décidé : toi et moi allons partir un mois ensemble.

Je me souviens très bien de ce moment. Nous étions à table. Papa avait oublié le gruyère alors on mangeait des pâtes sans gruyère, sans beurre, sans rien.

35 La nuit était tombée dans la cuisine, on se voyait à peine, on voyait à peine nos pâtes et c'était tant mieux. J'ai levé ma tête de l'assiette et je lui ai dit :

- Les pâtes sans gruyère, c'est pas bon.

- Change pas de sujet, Benjamin !

- Ouais, ben au moins chez maman, il y a du gruyère.

40 Il a répondu, s'est gratté le crâne (ça veut dire qu'il réfléchit), est sorti de la cuisine. Il est revenu et a posé une tablette de chocolat sur la table (au riz). Du coup je me suis pas méfié, j'ai crié « Ouais du au riz » et il en a profité pour revenir à la charge.

- Ce sera bien, non ? un mois de vacances tous les deux. Surtout que j'ai pas beaucoup été là, ces derniers temps...

De rage, j'ai mangé dix carreaux à la suite.

- Et tu veux qu'on aille où, d'abord ?

45 - C'est pas le plus important. On en reparlera tous les deux. Par contre, j'ai eu une idée : on va partir à pied.

Bing. Le poing dans la figure. J'étais KO, laissé pour mort au milieu du ring, sous les sifflets du public. Même plus envie de chocolat. Il s'est approché de moi, a posé sa main sur mon épaule, j'ai reculé, et il a dit :

- Mais si, je t'assure, ce sera bien. En un mois, on aura le temps de faire plein de choses, de rigoler, de parler...

Il n'y avait plus de chocolat, il n'y avait plus rien, juste mon père qui faisait semblant de sourire.

50 - Allez, Benjamin, fais pas cette tête. C'est déjà pas facile. Et puis ce sera l'aventure, la vraie. Tu nous imagines, tous les deux, dans la forêt comme des vrais baroudeurs à faire des feux et tout et tout. Benjamin, c'est important pour moi.

J'ai vraiment envie de passer du temps avec toi.

Et il engloutit le dernier carreau. C'est bon. J'abandonne. Je rends les armes. Il a gagné. J'ai mangé trop de chocolat. J'ai mal au ventre.

55 KILOMÈTRE 1

Il se retourne et me regarde pour la première fois depuis notre départ.

- Ça va ?

Il sourit. Pas moi, mais alors pas du tout.

- C'est joli, non ?

60 - Super, je réponds.

Je vais rien dire pendant un mois, ça lui apprendra. Il a les chaussettes qui lui montent jusqu'aux genoux et il fait semblant d'être content.

Mes jambes sont lourdes, mes yeux sont lourds, mon sac est lourd.

J'ai froid, je bâille, j'ai faim, je marche, je sais même pas pourquoi.

65 Il est déjà dix mètres devant moi. Y a rien dans cette forêt, pas un bruit, pas un rayon de lumière. C'est nul.

KILOMÈTRE 2

C'est super nul.

KILOMÈTRE 5

- Allez, on s'arrête un peu, si tu veux.

70 Je jette mon sac par terre et je me jette dessus. Crevé.

On boit sans rien dire. Papa souffle. Il est déjà en sueur. Je crois qu'il pense comme moi. Qu'on ferait mieux de rentrer, d'enlever nos chaussures, nos shorts, nos chaussettes aux genoux, de monter dans la voiture et de rentrer chez nous.

- T'as compris pour les balises ?

- Hein ? Quoi ?

75 - Les balises, t'as compris ? On va suivre tout le temps les rouges et les blanches. Ce sont les couleurs des GR, des chemins de grande randonnée.

- Ah ouais, et pourquoi on suit pas des chemins de petite randonnée ? je demande.

- Parce que traverser la moitié de la France, c'est une grande randonnée.

80 Ça y est. Il l'a dit. Il avait pas encore osé, mais je savais que c'était ça, son idée de fou. Traverser la moitié de la France. Partir de chez nous pour arriver au pied des Pyrénées. Le voilà, son truc. Son truc de dingo taré.

Y a un mois, il prenait sa voiture pour aller au tabac à cent mètres, et tout à coup, il veut marcher. Alors, on a fait les magasins et il a acheté le meilleur de chacun. J'ai pu acheter ce que je voulais à condition que ce soit cher et que le vendeur dise :

- Bon matos, ça bon matos...

85 Après les chaussures, les sacs de couchage, les gourdes, les cirés, les sacs à dos, la boussole, le réchaud, les casquettes, il y a eu le problème tente.

- Oh non, pas une deux places ! j'ai gueulé. Je veux une tente à moi, on va pas dormir ensemble, quand même !

Mon père et le vendeur ont rigolé, ils ont choisi une igloo deux places et j'ai prié pour que mon père laisse ses chaussettes dehors.

90 Quand on est sorti du magasin, le vendeur a hurlé « Bonnes vacances ! » mais je suis sûr qu'il pensait « Mauvaises vacances, merci pour le chèque. »

- Tiens, une barre de céréales. Pour les grands sportifs.

J'ai pris la barre de céréales que tendait mon père.

- Et merci, c'est pour les chiens ?

J'ai dit merci et j'ai mordu dedans.

95 - Dis donc, il a dit, je sens que ça va être agréable avec ta tête...

J'ai rien répondu mais j'ai essayé de le tuer avec mes yeux. Ça n'a pas marché. Il a de la chance.

- Allez, fainéant.

Et on est repartis.

KILOMÈTRE 8

100 - Tu l'as vue ?

Il attend que je sois à la hauteur.

- Quoi ?

- La balise.

- Ben non.

105 - Il faut regarder, toi aussi. Bon, on va jusqu'au croisement. Si on s'est trompés, y aura une flèche.

J'ai mis mon sac qui penche à droite. Je donne un grand coup d'épaule. Du coup, il penche à gauche.

- Allez, dépêche-toi !

- Mais j'ai mon sac qui penche !

Il râle je sais pas pourquoi et il dit :

110 - Ah la voilà ! Tu vois Ben, la croix, ça veut dire qu'il faut aller à gauche, compris ?

J'aimerais bien qu'il parle plus du tout, qu'il devienne muet, que pendant un mois on dise pas un mot, on se regarde pas, on se sourit pas, on marche, juste on marche, tout droit, sans rien faire d'autre.

- Ben, tu réponds ? Tu as compris, oui ou non ?

- Oui, j'ai compris !

115 Il repart, dix mètres devant moi, comme ça il ne voit pas que je pleure, que je pleure, que je pleure.

KILOMÈTRE 15

Je marche, j'avance, c'est tout ce que je fais, je suis crevé, j'avance, je sens plus mes pieds et si mes dents sont serrées comme ça, c'est pour pas crier.

Papa s'arrête en haut d'une petite butte.

120 - Bon. Je crois qu'on a mérité notre repas.

On s'assied dans l'herbe encore humide de la rosée du matin.

- Il est quelle heure ?

Il répond d'abord :

- On s'en fiche de l'heure, on est libres !

125 Puis : Onze heures vingt. Tu as faim ?

- Ouais, vachement !

Il sort des sandwiches énormes avec plein de trucs dedans, des œufs, des tomates, du gruyère, du jambon, des corniches, des herbes, de la salade...

130 Ça fait du bien, je bois un demi-litre d'eau. Je sens mon corps qui s'enfonce dans la terre, calmement. On finit de manger allongés, la tête sur le sac. Sans s'en rendre compte, nos yeux se ferment, on s'endort quelques secondes, réveillés quelques secondes par un insecte trop près de notre nez et on s'endort à nouveau.

Le soleil timide joue avec les feuilles, les arbres, les ombres et aussi nos visages.

On se réveille ensemble, nos yeux tombent l'un dans l'autre, alors on se sourit, et vite, on tourne la tête pour bâiller.

- Ça fait du bien, hein ?

135 Je ne réponds pas.

- Je voulais qu'on avance un peu ce matin, mais cet après-midi, ce sera plus cool.

- On dort où ?

- Comme c'est le premier soir, on dormira dans un camping.

- Il est loin ?

140 - Huit kilomètres.

- Ça fait beaucoup quand même !

- Ça fait à peu près deux heures de marche. On y sera tôt. Et tu pourras te baigner, y a une piscine.

J'ai envie de répondre, je vais y pisser dans ta piscine, juste pour l'embêter, mais je ne dis rien, j'enlève mon pull parce que maintenant il fait chaud et ça fait du bien, tout ce soleil autour de la bouche.

145

KILOMÈTRE 18

C'est vrai qu'on marche moins vite. Papa n'est plus toujours devant, il hésite un peu par rapport au chemin, alors je regarde les balises, c'est pas compliqué, finalement.

J'ai la chaussure qui frotte à l'arrière. Je tripote dans ma poche le couteau que je me suis payé avec mes sous.

La nature ici n'est pas très jolie. Des arbres, quoi, les uns à côté des autres.

150 Je pense à rien. Les arbres non plus pensent à rien. Personne pense à rien.

KILOMÈTRE 21

Un mois. Ça va durer un mois. Ça me paraît impossible, j'ai l'impression que ça va jamais arriver. Qu'il va se retourner en rigolant, jeter son sac par terre et me dire :

155 - C'est une farce, c'est pour de rire, on rentre à la maison. Je t'ai bien eu, non ? Ah lala, t'as quand même pas cru qu'on allait marcher tous les deux pendant tout ce temps ?

Alors on retournerait à la voiture, papa me déposerait chez maman qui dirait aussi :

- Ah ah, on t'a bien eu !

Et moi je rigolerais aussi et dans ma tête je serais heureux, mais heureux !

Mais non. Papa ne se retourne pas.

160 Je cligne des yeux, je baisse la tête.

Papa aussi baisse la tête. Il est voûté. Il a des poids sur les pieds, alors il les lève très haut pour que ça ne se voit pas.

Ses yeux sont fixes. Ils regardent devant, droit devant. Y a rien d'autre, pas de paysage, pas de boue, pas de flaques, juste marcher droit, tout droit, je fais comme lui, on marche devant, droit devant et si on s'arrêtait, on repartirait plus jamais, alors on s'arrête pas, on marche et on pense à rien, à rien du tout.

165 On sort de la forêt. On passe devant une maison. Le soleil nous cueille à nouveau. Les champs sont remplis de fleurs jaunes. On s'arrête. On cligne des yeux comme si on sortait d'un cauchemar.

- Camping 2 kilomètres.

- C'est bon, on arrive.

- Ouaaaah ! Tu sais de quoi j'ai envie ? D'une glace. D'une bonne glace énorme !

170 - Et moi d'un grand demi bien frais !

KILOMÈTRE 23

- C'est là.

Le patron du camping dit de nous installer au fond, dans le coin réservé aux tentes.

Les gens sont dehors, en short et en maillot, assis devant leur caravane, leur mobil-home ou leur camping-car.

175 - T'as vu, y a pas une seule tente.

Pas une. Des caravanes partout.

Tout le monde nous dit bonjour, même ceux qui ont un rouleau de papier toilette dans les mains. Au fond, dans le coin des tentes, il n'y a personne. Alors on pose nos affaires où on veut. Sous un gros arbre, décide mon père.

- Et si y a un orage ?

180 - On s'en fout, on a les patates.

Je pense qu'il est fou et je vais me baigner.

- Benjamin, tu vas où, ça va pas, tu dois m'aider à monter la tente.

- J'ai pas envie.

- Très bien, d'accord, t'as pas envie. Dans ce cas, tu vas dormir dehors, sous l'orage. Et sans les patates.

185 - Mais je sais pas faire.

- Je vais t'apprendre.

Tu parles, il sait pas non plus. Il sort le plan, les piquets, les barres, la toile, le marteau, les sardines (« à l'huile », il rajoute) et pose tout en vrac par terre.

- Bon.

190 Il essuie son front avec la main. Mauvais signe.

- C'est facile. Le vendeur m'a dit que ça se montait en cinq minutes.

Il prend des arceaux, les monte, les glisse dans la toile, on tient chacun un bout, ça plie, ça monte, ça marche.

- On a réussi !

On est contents, on lâche la tente, on applaudit. Elle s'écroule. Tout est à refaire.

195 - J'ai compris.

Il n'a rien compris du tout mais il essaie quand même. Enfin, au bout d'un quart d'heure, la tente tient toute seule, tordue, penchée, mais elle tient. Vite on plante les sardines, c'est moi qui cogne avec un marteau en caoutchouc. Il y a des plis. Beaucoup de plis.

Quand papa ouvre la fermeture Eclair, je me souviens avoir déjà entendu ce bruit. L'été dernier et l'été d'avant, quand j'étais parti à Crozon avec maman et mes cousines. Ça sent le neuf mais pas pour longtemps. On rentre nos sacs à dos.

200 - Bon, Où sont les toilettes ? dit papa, un rouleau de papier à la main.

Moi, je vais à la piscine. Elle est vide.

Ça fait une heure que papa frotte ses pieds. Il les examine, les observe, passe de la pommade, colle des petits pansements, cligne des doigts de pied.

- Tu devrais faire comme moi.

205 - J'ai pas besoin.

C'est pas vrai, j'ai l'arrière du pied tout rouge là où ça frottait. Je marche pieds nus. L'herbe est fraîche sous les arbres. Ça fait du bien.

- T'as été te baigner ?

- Oui.

210 - Tu t'es fait des copains ?

- Non, y a que des vieux.

J'ai envie de lui demander :

- T'as été aux cabinets ? Tu t'es fait des copains ?

Mais encore une fois je préfère rien dire.

215 - On fait quoi ce soir ?

- Rien, on bouquine, on discute. De toute façon, on se couche tôt, parce que demain on a de la route.

Hé ho, faudrait peut-être pas trop exagérer quand même !

- Moi, je suis pas fatigué, je suis en pleine forme. D'ailleurs, je suis sûr que je te bats au ping-pong, je dis.

- Y a une table ?

220 Son œil s'allume. Il répète toujours qu'il a été champion de l'académie à l'université. Le patron du camping nous donne deux raquettes pourries, avec le plastique arraché, et une balle cabossée.

Ça fait un drôle de boucan chaque fois qu'on donne un coup de raquette.

Les caravanes les plus proches sortent la tête de leur salade de riz.

- Chut !

225 - Bon, on peut pas jouer dans ces conditions.

- Tu dis ça parce que t'allais prendre la pâtée ! je réponds, mais c'est vrai que c'est pas marrant.

Quand on rentre dans notre tente, la nuit est tombée. Quelques couples devant une caravane fixent la caravane d'en face. Des mouches, des moustiques, des papillons s'affolent autour d'une lampe à pétrole, au-dessus de leur tête.

On entend une télé, la radio, la machine à laver, le bruit de la vaisselle, la chasse d'eau, tout, tout, mais pas d'enfant qui joue.

230 Alors, on va se coucher, on rentre dans nos sacs de couchage, on les remonte jusqu'au menton pour faire le bruit de la fermeture Eclair jusqu'au bout.

On se tourne le dos. Ça fait bizarre de dormir à côté de mon père.

Il souffle très fort, ça veut dire qu'il va bientôt ronfler.

- Bonne nuit.

235 Je réponds rien mais je pense très fort bonne nuit aussi.

DEUXIÈME JOUR

Je me réveille trempé de sueur. Un moustique a réussi à rentrer pendant la nuit. Un caillou aussi, dans mon dos. C'est le jour, le jour tôt. Mon père est étalé sur le dos, comme un ours. Au moins, ses ronflements effraieront les animaux sauvages pendant notre périple.

Il semble épuisé, en nage, comme s'il sortait d'un combat de catch, et qu'enfin, il pouvait s'autoriser le repos après la victoire.

240 Je regarde le ciel. Je ne vois qu'une toile bleue, et en silhouette, des feuilles, des branches et parfois un insecte prisonnier entre les deux toiles. Quelques gouttes tombent entre mon père et moi. C'est la condensation. Je devrais me lever mais je n'y arrive pas, je suis collé au sol accidenté.

Déjà, une télé est allumée.

245 J'entends au loin les premiers bonjours, dont la moitié en hollandais. Plus loin encore, une porte claque à intervalles réguliers. Je reconnais, je l'ai fait claquer aussi, hier, en allant à la douche. Un bruit de roues sur le gravier, de sandales, c'est sûrement le camion du boulanger. Pas le courage, la flemme, tant pis on n'aura rien à manger, rien de frais.

C'est la première fois depuis longtemps que je me réveille ailleurs que chez maman ou chez papa.

Un rai de soleil avance lentement sur mon sac de couchage. Il s'élargit, gagne du terrain et bientôt atteindra le visage de mon père.

250 Ses sourcils se froncent, sa gorge racle et sa main gratte le bout de son nez. Il grogne, bouge, tourne, ça y est, c'est fait, ses yeux s'ouvrent, il est réveillé. Il bâille, s'étire et tout à coup réalise où il est :

- Houlà ! Il est quelle heure ?
- Bonjour. On s'en fout de l'heure, on est en vacances.
- Pardon, bonjour. Ouais t'as raison, on est en vacances. T'es réveillé depuis longtemps ?
- Ouais, super longtemps. Tiens, au fait, t'as parlé pendant que tu dormais.
- 255 - Qu'est-ce que j'ai dit ?
- Pas envie de marcher... randonnée débile...
- C'est pas vrai ?
- Non, c'est pas vrai. Bon, on se lève ?

Il meurt d'envie de fermer ses yeux, mais il lutte, il lutte et à la fin, il gagne :

260 - Tu as raison ! Hardi compagnon, le vieux monde est derrière nous !

KILOMÈTRE 24

Après avoir trempé le pain le plus rassis du monde dans le café le moins sucré du monde, on est sorti du camping sans dire au revoir à personne. [...] On est sortis et à droite après l'église on a trouvé notre chemin rouge et blanc. Papa et moi marchons côte à côte. Il bâille. Je rigole. Il me sourit, l'air désolé. Il fait beau Mes jambes hésitent moins qu'hier. Elles sont dures. C'est cool.

265 KILOMÈTRE 25

- Debout les gars, réveillez-vous ! Il va falloir en mettre un bout ! Debout les gars, réveillez-vous ! On va au bout du mondeu !

Mon père chante faux, fort et à tue-tête.

- Allez, Benjamin, avec moi !

Je chante avec lui, mais en fait dans ma tête je fais « Bali Balo » avec des paroles cochonnes. C'est rigolo. Mais au bout d'un moment, je m'emmêle et je chante plus que « Bali Balo ».

- 270
- Qu'est-ce que tu chantes ?
 - Euh... non... rien...
 - Cette chanson, je l'ai apprise quand je faisais de la voile.
 - T'as fait du bateau ?
 - 275 - Ah oui, et même très bien, tu sais, j'ai failli être skippeur.
 - Skiquoi ?
 - Skippeur. Conducteur de voiliers, si tu préfères.
 - Je savais pas.
 - J'avais vingt ans. Je travaillais pendant l'été, j'étais prof de voile pour les touristes. C'est là que j'ai rencontré ta mère.

280 J'ai du mal à imaginer mon père jeune. Pourtant, j'ai vu des photos. Y en a une où il est en maillot de bain, à côté d'une fille. Mon père, il n'arrête pas de raconter qu'il avait du succès avec les nanas. Quand il disait ça, maman rajoutait toujours :

- Ouais, avec les moches.
- Quoi, non l'Allemande, elle était pas moche.
- L'Allemande ? Ben dis donc, t'es pas difficile, c'était la reine des mochetés.
- 285 - Ah t'es jalouse.

Ça, c'était avant le divorce. Maintenant, ils peuvent plus s'engueuler vu qu'ils se parlent plus.

KILOMÈTRE 32

- Dis, Benjamin, on s'arrête ?
- Hein ?
- 290 - On s'arrête ? On vient de marcher deux heures sans s'arrêter !
- Je m'en étais pas rendu compte.
- Oui.

Il s'approche de moi, m'aide à retirer mon sac, passe sa main dans mes cheveux. Il veut me faire un bisou, je tourne la tête. Du coup, il se retrouve comme un idiot à embrasser le vent qui passe. Il toussote :

295 - Oui, bon, je prépare le casse-croûte. [...]

Trois types en bermuda passent devant nous. Ils nous saluent. Nous aussi. Et ils s'éloignent. Il n'y a personne sur ces chemins. C'est drôle, je ne m'ennuie pas. Papa est plutôt chouette depuis deux jours. Tout à l'heure, je l'ai regardé. Il était debout, la tête en l'air, les yeux clos de trop de soleil. Il ne semblait ni triste ni gai. Il était au soleil, c'est tout.

KILOMÈTRE 37

- 300 - Si t'es d'accord, Benjamin, on s'arrête ici pour ce soir.
- D'accord.
Le village est petit mais animé. Des petits groupes lèvent la tête vers des vieux murs en pierre : « Saint-Léon, ville d'art et d'histoire. »
On cherche le camping, on le trouve. C'est pas un vrai camping, juste un bout d'herbe au bord d'une rivière où sont
305 plantés deux ou trois tentes. On va s'inscrire à la mairie.
- Touristes ?
- Non, randonneurs, je réponds, on traverse la France.
- Eh bé dis oh, vous avez du courage. Vous restez une nuit ?
- Oui.
310 - Et vous allez dans quelle direction ?
- Les Pyrénées, répond papa.
- Si vous avez le courage, demain, vous passerez pas loin du château de Commarc. Je vous le conseille. C'est un vieux château en ruine. Avec des fantômes, il rajoute en me regardant.
Et alors, s'il croit que j'ai peur des fantômes, il se met le doigt dans l'œil, ce débile. Je lui dis pas au revoir.
315 On monte la tente plus vite qu'hier et on va se promener dans le village.
C'est l'après-midi. C'est l'été. Les gens sont en vacances. Nous, on marche. On n'a pas d'amis. On est deux loups solitaires. Faut pas nous chercher ! [...]
Le rouleau de papier, les pieds, la fermeture Eclair. J'ai une ampoule. C'est la nuit. Ici, c'est calme. On a mangé au restau. [...] Je sens pas mes jambes. Je tombe. Je dors.

320 TROISIÈME JOUR

KILOMÈTRE 49

- T'as vu les balises, toi ?
- Non, pourquoi ?
- Je les vois plus. Je me demande si on s'est pas trompés.
325 - Ah non, je crie. Moi je reviens pas en arrière !
- Bon, bon, on continue, on demandera si on croise une ferme.
Il fait chaud. Je suis crevé. J'ai mis la casquette de mon grand-père. Il me l'a donnée. « C'est ton héritage. » Il était sympa, mon grand-père.
Ça cogne et j'en ai marre. Papa arrête pas de faire des détours pour retrouver le chemin. On suit des signes jaunes et
330 bleus. Mauvais signe.
Je m'en fous, il fait ce qu'il veut, mais moi, je reviens pas en arrière.

KILOMÈTRE 51

- Et l'école ?
Oulalah, surtout pas lever la tête.
335 - Oh dis, Benjamin, je te parle, tu me réponds.
Marcher, toujours marcher, à la rigueur siffler un air entraînant.
- Parce que j'ai pas tellement suivi ta scolarité jusqu'à présent, mais ça va changer, je te promets !
Je peux aussi essayer de courir pour le semer, mais avec mon sac, c'est pas évident.
- Et en histoire ? T'étais bon en histoire, il me semble. Vous aviez quoi au programme cette année ?
340 - La guerre.
Les oiseaux s'envolent. Le ciel se couvre de nuages sombres. On entend au loin un chien qui hurle à la mort. Papa dégainé son épée, prêt à m'achever, comme un taureau dans une corrida :
- Et les maths ? Ça va, les maths ? Ça a jamais été ton truc, il me semble.
Je suis blessé, je vais m'écrouler dans le sable chaud de l'arène. Dans un sursaut de désespoir, je tente une dernière
345 fois de sauver ma vie :
- Eh oh, on est en vacances, quand même !
Il arrête de marcher, gratte son menton et range l'épée dans son fourreau.
- T'as raison après tout, on est en vacances !
Ouf, sauvé, on reprend notre route, tranquilles, peinards. J'ai eu chaud aux fesses. Très chaud.
340 - Ouais, mais c'est important, quand même les maths.

KILOMÈTRE 58

La nuit commence à tomber. Nous sommes de nouveau dans la forêt après une longue traversée de clairière. Une lumière.

- Attends, je vais voir.

Papa entre dans une cour de ferme... Un chien, avec ou sans chaîne, lui en interdit l'accès. Un type sort d'un bâtiment. Il dit ni bonjour, ni rien.

- Excusez-moi, monsieur, je suis avec mon fils, on s'est perdus. Vous savez s'il y a un camping dans le coin ?

- Non, et il retourne dans le bâtiment. Le chien reste, grognant, menaçant.

- Bon. On va marcher un peu et dès qu'on trouve un endroit sympa, on plante la tente.

- Comme ça ? Dans la nature ?

- Hé oui, on appelle ça du camping sauvage.

On a marché une petite heure. Papa hume l'air :

- Ici, ça me semble parfait.

Moi, j'aime pas. On dresse la tente tant qu'on voit encore quelque chose.

- C'est bizarre, on est où ?

On devine à quelques dizaines de mètres une masse sombre qui ne ressemble ni à la forêt ni à une ferme.

- Mais non, c'est toi qui es bizarre.

N'empêche, il n'a pas l'air rassuré.

- Je vais voir, il dit en me braquant la lampe torche dans la figure, et il s'éloigne.

Je vois disparaître la lumière tremblante qu'il projette une fois au ciel, une fois au sol, toujours devant lui.

C'est le noir. Pas complet, mais presque. Je préférerais rien voir du tout. Je n'aurais plus qu'à m'allonger et attendre les yeux fermés que le matin et mon père reviennent. Au lieu de ça, je distingue les ombres des arbres. Comme si de chacune d'elles allait surgir quelqu'un ou quelque chose. Un vieux tout nu, une tronçonneuse à la main, ou, pire, une ombre blanche, très blanche, comme une femme morte.

J'essaie de ne pas regarder au loin, je touche la toile de tente. Si on m'attrape, je pourrai toujours me réfugier dedans mais ça servirait à rien. Je sens mes poils tout durs sur les bras. Bon, qu'est-ce qu'il fait ?

Y a des bruits partout, des bruits pas normaux, des bruits de forêt. Un truc crache, un autre grince, un troisième craque.

Je me concentre et j'essaie de reconnaître des sons normaux : ronron du frigo, mobylette, tronçonneuse, ah non, pas tronçonneuse !

Je me lève. Je marche, au moins je me ferai pas avoir par surprise. Je suis au milieu de la forêt. De la jungle. Je suis un mur qui longe le pré. Papa est parti par là. Le chemin est boueux. J'y vois rien.

- Papa ?

J'avance. Je pose un bout du pied prudemment comme si j'allais tomber dans un gouffre à chaque pas. Au bout, une ombre immense me dit va t'en, va t'en, dégage, ouste ! ... Bon, papa, il fait quoi ?

- Ouuuuuuh ! ...

J'avance pas. Je recule pas. Je suis paralysé.

- Papa !

- Ouuuuuuh ! ... Ouuuuuuh ! ... Je suis le fantôme du château de Commarc et je vais t'attraper, ah ah, je t'ai bien eu, non ?

Mon père.

- Alors là, j'avoue que je suis fier de moi, ah la trouille que t'as eue, tu verrais ta tête !

Et il a un immense sourire. Il est con !

- T'es con ! je dis. C'est pas marrant !

- Ça va, c'est pas grave, oh lala, c'que t'es soupe au lait. Tu as eu peur ?

- Non, je mens.

- C'est incroyable, on a planté la tente à deux doigts du château de Commarc. Allez, on va dormir, demain, on ira visiter.

Il prend ma main. Je dis pas mais j'aime autant. On va se coucher. Maintenant, la nuit est totale. On ne voit pas les étoiles à travers la toile.

- Ecoute, c'est une chouette.

Mon cœur bat à son rythme. Je m'endors. Je n'ai plus peur. Presque plus.

QUATRIÈME JOUR

KILOMÈTRE 63

L'ombre menaçante, c'était un donjon. Un vrai en pierre, où des guetteurs ont vu s'approcher des soldats anglais. Un vrai pont-levis par lequel entrait le baron du lieu. Des vrais créneaux d'où les archers décochaient des flèches en plein dans la poire. Des vraies guerres, des vrais morts, des vrais fantômes...

Voilà pour le château. D'accord, c'est pas mal, mais y avait pas de quoi faire tout ce cirque cette nuit.

- Ça t'a plu ?

- Mouais...

- T'es gonflé, Ben, il est magnifique, ce château !

- Ouais, ça va, c'est sympa.

- Sympa ! T'es jamais content, toi, qu'est-ce qu'il te faut ?

- Bon, ça va, c'est supérgénialgigabeau, t'es content ?

- Oui, là, je suis content.

On lève le camp avec des habitudes de vieux baroudeurs : tente démontée, séchée, pliée, sacs de couchage ouverts, séchés, pliés, sardines (à huile) enlevées avec l'autre bout du marteau, affaires de rechange dépliées, affaires sales roulées en boule dans une poche du sac... Tac tac tac, de vrais pros.

- Benjamin, ça te dit ? on dort encore dans la campagne cette nuit ?

- Ouais, je réponds, pas trop rassuré.

- T'inquiète pas, on fera un feu pour éloigner les bêtes féroces.

Super. Je suis vachement rassuré. Papa hisse mon sac sur mes épaules. Il est lourd. Mon sac, pas mon père.

NEUVIÈME JOUR *(on fait un bond dans le temps, une rencontre choisie par M. Zipper)*

KILOMÈTRE 125

Papa demande à un paysan s'il sait où on peut dormir cette nuit. Le paysan descend de son tracteur, nous regarde de haut en bas et en souriant nous crie aux oreilles.

- Ah, c'est vous le père et le fils qui traversez la région ?

410 Papa et moi nous regardons en souriant. Nous sommes deux vedettes.

- C'est facile. Vous continuez le chemin. A droite, il y a un petit bois. En continuant, il y a des tournesols, des pâturages. C'est facile à reconnaître, sur la clôture, c'est écrit « Bibi 14 ». Vous avez qu'à y planter la tente pour la nuit.

- Merci, c'est sympa.

415 - De rien, et demain matin, vous vous arrêterez à la ferme, je vous donnerai des œufs frais. Hein, gamin, t'as déjà gobé des œufs frais ?

- Non.

- Ah Ah ! il hurle. A la ville, vous savez pas ce qu'est bon vous autres !

Il remonte sur son tracteur en rigolant dans son grand menton. [...]

A droite, le petit bois. A gauche, les tournesols. « Bibi 14. » C'est là. On ouvre la clôture. L'herbe est verte et grasse.

420 - Attention aux bouses !

Des vaches sont passées par ici. Le soir s'installe tranquillement. Nous aussi. On monte la tente. (Deux minutes et demie.)

J'ouvre une boîte de cassoulet et je la fais chauffer sur le petit réchaud. Cde soir, c'est moi qui cuisine.

C'est rigolo, tous ces gens qu'on rencontre et qu'on ne reverra jamais. Je ne sais pas de qui je me rappellerai le plus quand on sera rentrés. Peut-être le vieux curé. Pas Sophie Fonfec, en tout cas ! [...]

425 J'ai bien réussi le cassoulet, alors on peut dormir.

DIXIÈME JOUR

Papa demande à un paysan s'il sait où on peut dormir cette nuit. Le paysan descend de son tracteur, nous regarde de haut en bas et

- Meuh !

Je rêve que je marche. Mon père est devant, dans une forêt noire, toute noire. Je le cherche. Il est caché par des arbres immenses, droits et blancs. Des bouleaux.

430 - Meuh !

Je rêve que je l'appelle, que mon sac est lourd, que la forêt est vide. Je rêve aussi que je ne sais plus quoi faire, que je tourne en rond, que je suis perdu. Je m'assieds contre un arbre.

- Remeuh !

435 Je rêve que je suis petit, tout petit, minuscule, un minus, que j'ai ma tête entre les mains. Je sens derrière moi une présence, immense, noire, terrible. C'est humide. La présence se rapproche, se rapproche, et alors là j'entends, qui hurle à mon oreille :

- Meuh !

Je sursaute. Je me réveille. La tente a bougé. Je me lève. J'ouvre. Oh la vache, une vache !

Enorme, gigantesque, suintante, une vache est là, juste devant moi. Ses deux gros yeux sont plantés dans les miens, et si ses deux grosses cornes ne sont pas encore plantées dans mes fesses, je sens qu'il faudrait pas grand-chose.

440 - Papa ! Papa, réveille-toi, s'il te plaît !

Comme d'habitude, il a un train de retard.

- Quoi ? il bâille. Qu'est-ce qu'il y a ?

La vache glisse sa grosse tête contre la toile.

- Oh la vache ! crie mon père. (Quel copieur !)

445 Il se lève en sursaut. J'ose plus bouger.

- Papa, qu'est-ce qu'on fait ?

- Bon. Pas de panique. Réfléchissons calmement. Ne cédon pas à la peur.

Plus il dit ça, moins ça me rassure.

- Levons-nous calmement, là, oui, comme ça, pas de gestes brusques, j'ai vu faire ça avec des serpents, là oui, comme ça.

450 On se lève, lentement, papa s'extirpe de son sac de couchage, il est en slip, on arrive à sortir de la tente sans toucher la vache et on s'éloigne à pas de loup, sans se retourner.

- Ça va ? marmonne papa.

- Je crois que c'est bon.

Je me retourne, la vache nous suit. On s'arrête. Elle s'arrête. On démarre. Elle démarre.

455 - Oh, c'est pas vrai !

Ses copines rapliquent. Je sais pas si vous avez déjà vu une vache qui court mais ça fait bizarre. Alors vingt vaches... On entend des meuh meuh aux quatre coins du pré.

- Damned, elles nous encerclent !

Alors que la situation semble désespérée, mon père a une idée de génie.

460 - J'ai trouvé !

Et, n'écoutant que son courage, il attrape un bâton par terre, se retourne, fait face aux bovins, lève le bâton au ciel en criant très fort :

- Allez, ouste sales bêtes !

Et tout ça en slip.

465 Les vaches, saisies de stupeur, stoppent net leur funeste charge et, piteusement, le rouge au front, s'en retournent à leur baignoire au fond des prés. (Il y a toujours des baignoires au fond des prés.)

- Ouf !

On regarde leurs grosses fesses s'éloigner avec soulagement. Mon père bombe le torse, super fier :

- Alors, t'as vu, le vieux, il assure quand il veut.

470 - Ouais.

En retournant à la tente, on voit un type qui vient vers nous en bougeant les bras :

- Désolé, désolé !

Il se rapproche. C'est le paysan d'hier.

- Ah ah, désolé, j'ai oublié que vous dormiez là, ah ah !

475 Je trouve qu'il rigole beaucoup pour un mec désolé.

- Oui, je sais, je devrais pas rire, mais si vous vous étiez vu en slip, avec votre bâton !

On boude tous les deux. Papa enfle un pantalon.

- Bon, ça va, excusez-moi. Allez, je vous paie le coup chez moi.

Un quart d'heure plus tard, après avoir plié notre tente, on rejoint une vieille 4 l pourrie qui sent la vache. Le paysan, qui s'appelle pas

480 le paysan mais André, se met à hurler :

- Ludo ! Ludo !

Deux minutes plus tard arrive un garçon de mon âge sur un tracteur.

- C'est mon fils, il doit avoir ton âge, tiens. T'as quel âge, toi ?

- Douze, je réponds.

485 - Presque, lui, il en a treize.

Il descend du tracteur, paf, ses deux pieds dans la terre, il s'approche de nous, me serre la main, aïe, tout ça sans sourire. Il est immense. Ses bras, on dirait mes cuisses, ses mains, on dirait mes pieds, sa tête, on dirait mes fesses.

- T'as été aux Charmettes ? lui demande André.

- Oui, y a Maillet qu'a été grêlé, lundi.

490 - Eh oui, t'as vu, j't'avais dit que c'était tombé côté grisants.

Je comprends rien à ce qu'ils racontent.

- Tiens, Ludo, des Parisiens. Ils ont eu peur des vaches.

- On est pas parisiens, je réponds, et on a pas eu peur.

- Oui, enfin, ce sont des touristes.

495 - On n'est pas des touristes, répond mon père.

- Ah ah, rigole André. Allez, on y va. Ludo, tu emmènes le petit.

« Le petit » se retrouve face à la machine. Le tracteur est immense. Je sais pas par quel bout commencer.

- Tu prends appui sur la roue et tu attrapes la poignée, là-haut, dit Ludo qui a grimpé en deux secondes.

Je suis vite en haut, parce que j'ai pas envie qu'il se moque de moi. Lentement, on démarre. La 4 l pourrie est déjà loin. Je me retrouve

500 seul avec ce type de mon âge. Je regarde une dernière fois les vaches qui broutent bêtement.

Le tracteur fait tellement de bruit qu'on peut pas parler. Tant mieux. C'est marrant, on prend pas la route, on coupe à travers champs, les chemins, on grimpe sur des fossés, on fait ce qu'on veut. Ludo me regarde. Il me sourit pour la première fois.

- Ça va ?

- Ça va.

505 - Alors, c'est beau, Paris ?

- Mais j'en sais rien, moi, je suis pas parisien, je t'ai dit !

- Ah bon.

Et on dit plus rien à nouveau. On croise un autre tracteur. Ils se font un signe de la main. Moi aussi. Je trouve que c'est quand même la classe de faire du tracteur. J'aimerais bien qu'on me voie. On arrive sur une petite route, et bientôt un village. Je fais comme si j'étais un

510 Indien et je fais semblant de tirer à l'arc sur les gens qui passent. Ludo me regarde étonné et, au bout d'un moment, commence à tirer aussi, mais au pistolet. On se penche pour éviter les balles. C'est trop marrant.

- Attends, tu vas voir, il me dit, et il appuie à fond sur les pédales, on va super vite, au moins trente kilomètres à l'heure.

Derrière nous, une longue file de voitures commence à se former. Un coup de klaxon, deux coups, Ludo range son tracteur sur le côté pour les laisser passer.

515 - On arrive.

Et on s'engage dans un chemin de terre, cahincaha. Un vieux chien vient vers nous. Il est aussi vieux que la 4 l et le tracteur. Ludo saute d'un coup par terre, et part sans m'attendre. C'est vachement haut pour descendre, mais comme personne regarde, je prends mon temps, je m'accroche à tout ce qui dépasse. Le chien grogne sur mon passage, mais il est tellement vieux que, pour une fois, j'ai pas peur.

André m'attend dans la cour, une poule à ses pieds, les mains sur les hanches. La poule fait celle qui m'a pas vu.

520 - Viens avec moi, on va chercher les œufs.

J'ai honte. J'ai jamais fait des trucs comme ça.

- Là, regarde, y en a un. Vas-y, prends-le.

Il est tout blanc, avec juste une plume de duvet sur le haut du crâne. Un crâne d'œuf. André sort un couteau de sa poche et perce un petit trou dans l'œuf.

525 - Vas-y, aspire.

Ça fait tout gluant dans la bouche mais c'est pas mauvais. C'est même bon.

- Alors ?

- Ouais, c'est bon.

- Eh ben, sa mère, on va la manger ce midi. Regarde, c'est celle-là, il me dit en montrant une grosse poule blanche. Il va vers elle,

530 tranquille, en disant « Pitipitipiti ».

La poule répond « Cototocodet » en souriant dans son bec de poule, elle s'approche de lui, bat deux fois des ailes. Il l'attrape. Je ferme les yeux. Couic. J'ouvre les yeux. La poule est morte. J'ai plus faim.